

Avec ce numéro LA PETITE ILLUSTRATION contient
la deuxième partie de notre roman, ANDORRA, par M^{lle} Isabelle Sandy

L'ILLUSTRATION

RENÉ BASCHET, directeur.

SAMEDI 1^{er} SEPTEMBRE 1923

Gaston SORBETS, rédacteur en chef.

81^e Année. — N^o 4200.



LEURS FILS SONT MORTS POUR UNE CAUSE SACRÉE

Au cours de son voyage aux Etats-Unis, le général Gouraud remet, à de notables Américains de Chicago, la Médaille militaire décernée à leurs enfants tombés sur le front français.

Voir l'article, page 186.

L'ÎLE AUX SABLES D'OR

Evocateur érudit et pèlerin artiste, M. Léandre Vailla a visité Djerba au cours d'un voyage récent dans l'Afrique du Nord. Il nous dit, dans les pages qui suivent, les joies de son séjour dans l'« Ile des Lotophages », chantée par Homère.

Homère nous raconte qu'Ulysse, roi d'Ithaque, poussé par un vent contraire, aborda un jour l'île des Lotophages. Il fit descendre à terre deux de ses compagnons et un héraut, qui partirent en reconnaissance. Les habitants qu'ils rencontrèrent ne leur firent aucun mal et leur donnèrent à goûter le fruit du lotos. Dès qu'ils en eurent mangé, ils ne voulurent plus rejoindre leurs bateaux ni leurs camarades. Ils ne désiraient rien que demeurer avec les Lotophages, vivre comme eux de lotos, dans un oubli absolu de leur existence antérieure. Ulysse dut les entraîner de force sur les vaisseaux. Malgré leurs plaintes, il les fit charger de liens et ordonna aussitôt à ses autres compagnons de s'embarquer rapidement, de peur qu'en goûtant, eux aussi, au lotos, ils ne se souviennent plus du retour.



L'ÎLE DES LOTOPHAGES

Quelle est donc cette île des Lotophages ? On assure qu'elle a nom Djerba. On la situe dans la mer des Syrtes, sur la côte de l'Ifrikia. Mais alors, quel est ce lotos capable de faire oublier au voyageur sa patrie ? Que m'arriverait-il si j'y mordais ?

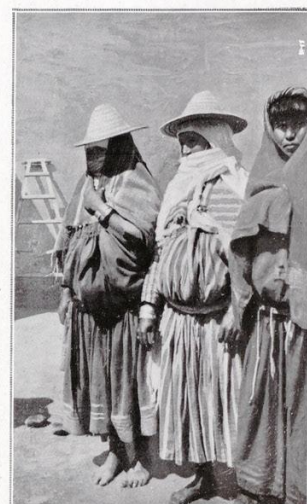
Bien des fois, en voyage, j'ai mesuré la distance qui sépare un paysage de l'idée qu'on s'en formait par avance. L'imagination travaille sur un thème, construit des variations, échafaude des palais magnifiques. En même temps, on avance vers le but, et l'on se trouve tout à coup en face de lui, et l'on s'étonne de voir une nature, des gens très différents de ceux que l'on croyait rencontrer. J'avais longuement regardé sur la carte l'île de Djerba, presque sur les confins de la Tripolitaine. J'avais remarqué sa forme de polype, tendant ses tentacules vers les terres de Médenine et de Zarzis, enfermées avec elles, comme dans une pince, la mer de Bou-Grara. J'avais rêvé en lisant cette phrase de *Salammbô* : « Au delà de Gabès, à quatre journées dans la mer, on rencontre une île couverte de poudre d'or, de verdure et d'oïseaux. Sur les montagnes, de grandes fleurs se balancent... » Le long de la route, à travers un pays monotone, j'avais aperçu, par échappées, un peu du bleu de Bou-Grara. J'avais, le matin, traversé Médenine et ses étranges ghorfas, Zarzis et ses oliveraies régulières. Et brusquement, avant que mon esprit ait eu le temps de ranger son stock d'idées toutes faites, l'auto s'arrête à l'extrémité d'une jetée contre laquelle sont amarées des barques noires, aux voiles carguées.



Femme faisant sur une échelle la cueillette des olives.



Femme au travail dans la palmeraie de Djerba.



Femmes de Djerba voilées et coiffées du pétase grec.

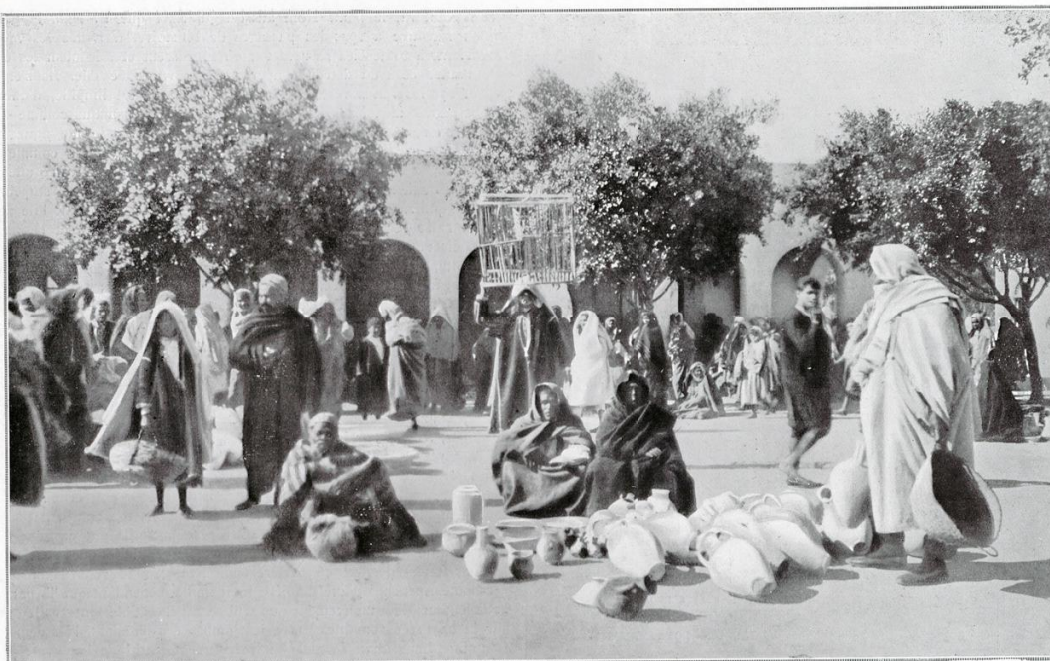
El Kantara, le pont. Nom aussi significatif que El Bab, la porte. Nom qu'on retrouve à tous les passages de l'histoire, à toutes les brèches des invasions, à toutes les fissures par où se glissent et s'écoulent les caravanes. De l'autre côté du détroit, j'aperçois les rivages de l'île. Ils s'enlèvent en violet sur les fonds verts de l'eau. L'atmosphère est limpide, d'une transparence paradoxale. Mais j'ai beau me servir de mes mains comme d'un abat-jour : où sont les montagnes dont parle Flaubert ? Je me figurais une île escarpée, avec des récifs rocheux, des contours sculptés comme ceux de Zimbretta, à l'entrée du golfe de Carthage. Voici au contraire une île plate, étendue mollement, flottant comme un radeau, arrêtée de stupeur sur un lac tranquille. A ma gauche, la chaussée romaine qui reliait l'île à la terre, fermant Bou-Grara, affleure les eaux basses et saillit çà et là, ainsi qu'un récif discontinu, en ligne directe, jalonnée de poteaux télégraphiques. Sur la droite, vers le large, au ras des flots, un trait gras s'effile, tracé au pinceau, à l'encre de Chine, sur les plans céruléens ; le trait tremble par endroits, s'amincit à d'autres jusqu'au point de disparaître et reparait, juste à temps, pour conduire le regard jusqu'à un bloc d'argile rouge : un ancien fort espagnol, qui vous rappelle à propos la signification militaire du mot El Kantara.

Les bateliers chargent mes bagages. Leurs barques larges, plates, ont été construites par les Arabes d'Adjim, à l'autre issue de Bou-Grara ; la voile latine, triangulaire, sur le grand mât, tissée par les tisserands de l'île ; les cordages, tressés par les nomades ; les traverses qui maintiennent l'armature de la carcasse, taillées dans le bois d'un olivier noueux. Les matelots sont des Djerbiens, au visage rond, aux yeux vifs, sous un front bombé.

L'un d'eux se porte à l'arrière, pour manœuvrer le gouvernail. Je m'installe tant bien que mal, à fond de cale, sur des sacs, me courbant pour ne pas gêner la manœuvre. Car le vent souffle debout ; il faut carguer la grande voile, inutile, gênante. Deux autres matelots, avec de longues perches, piquent les bas-fonds, d'avant en arrière, marchant sur le rebord du bastingage, arc-boutés, penchés d'une manière inquiétante, cependant que la barque glisse avec lenteur, d'un mouvement que seul rend perceptible l'intervalle des balises, sur la chaussée romaine. Entre les jambes des bateliers, l'île demeure aussi lointaine. Leur ahan se mêle au piétinement sourd de leur va-et-vient. Un mollet qui saigne passe et repasse devant mes yeux, pendant des heures. A l'arrière, un sillage jaune, dans le clapotis des vagues courtes, indique la vase proche des bas-fonds remués. Nous croisons d'autres mahonnes qui, elles, poussées par le vent arrière, s'éloignent rapidement avec leur chargement biblique d'ânes debout, immobiles ainsi qu'en une crèche, de chameaux accroupis au fond de la barque.

Enfin nous accostons. Sur la rive, quelques maisons blanchies à la chaux se découpent sur un fond de palmiers. Un gendarme français, un employé de la poste, un commerçant italien attendent l'arrivée du courrier. On le leur abandonne. J'ai l'impression d'être sur un point quelconque de la côte provençale, du côté de Saint-Tropez, après l'arrivée du train quotidien.

Le soleil déclinant couche les ombres, les allonge démesurément. Je suis à ce moment précieux de la journée où, après les heures lourdes durant lesquelles il semble que le temps n'ait aucune valeur, on voudrait au contraire retenir chaque minute, chaque seconde, parce qu'en chacune d'elles se distille le charme du jour. Je voudrais m'attarder à ces indications subtiles de la nuit pas encore proche, mais déjà présente. On me laisse à peine le temps de jeter un regard sur le petit port, sur les



Un coin du marché de Houmt-Souk, dans l'île de Djerba.

mahonnes qui repartent déjà, sur la rive de Zarzis qu'elles gagnent, sur tout cet espace qui me paraissait sans fin et qui est maintenant loin de moi. Une voiture m'emporte vers Houmt-Souk, où l'on m'attend ce soir. Comme Houmt-Souk est au Nord, à l'autre extrémité de l'île, j'aurai du moins la chance de traverser celle-ci de part en part. Rapidement la route abandonne la zone monotone, qui est à l'île comme un des cercles successifs qu'il faut franchir, dans l'enfer de Dante, avant de parvenir aux régions élyséennes. Les arbres se rapprochent, se contractent dans les grisailles du préambule. Est-ce la magie de l'heure, un effet de ce contraste, une revanche de mon imagination, ou le travail obscur, dans mon cerveau, d'une phrase fallacieuse? Déjà, oui, déjà j'éprouve quelque chose d'inconnu, le sentiment à la fois délicat et angoissant d'un paysage qui ne ressemble à aucun de ceux que j'ai vus jusqu'à présent. Je ne puis pas encore définir la nature de mon trouble, et c'est peut-être à cause de cela que le charme opère sur moi.

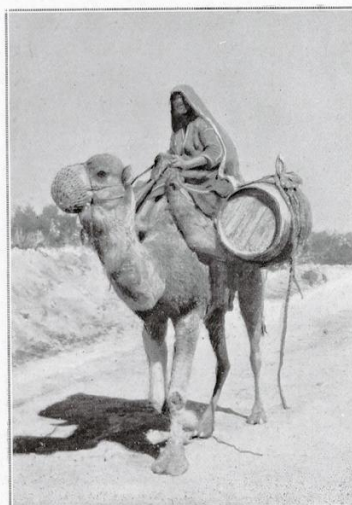
La route se balance avec une ondulation d'escarpolette entre les arbres. Rien n'est plus aimable que cette ligne sans cesse bousculée, qui se donne à tâche de vous rendre sensible le plaisir de la flânerie et de ne pas renverser, à droite ni à gauche, les vieux oliviers dont la durée même me reporte à des temps très anciens. J'aime ces oliviers virgiliens qui me rappellent dans leur irrégularité la fantaisie et le mystère des bois sacrés. J'aime leur feuillage pacifique, que les statues tendent, comme un accessoire inutile, à la haine universelle. J'en aime la fleur dont on ne parle jamais et qui, par un de ces mimétismes familiers aux plantes comme aux bêtes, se confond presque avec le dessous argenté de leur feuillage. Ils m'accompagnent, ils me font escorte, non en troupe dense et serrée, mais en ordre dispersé. Il faut de la place à leurs racines pour s'étaler sous la terre. Leurs branches peuvent s'étendre librement, leur dessin prendre tout son caractère. Le paysage en acquiert un style aéré et nerveux. Sur ces grisailles, un caroubier paraît de bronze, avec la densité d'un métal ciselé et dur. Une brèche s'ouvre dans les talus de terre rose qui bordent la route et qui sont piqués d'aloès d'un vert d'acier à reflets bleuâtres; par l'ouverture, on aperçoit un champ de coquelicots, tellement serrés et touffus que le rouge a l'air de couler comme d'une blessure pressée. Plus loin, d'autres brèches laissent passer un champ de lin gris bleu, d'un ton si doux qu'il semble celui de la persévérance... Un champ d'iris mauves, des iris de la même forme, de la même nuance que les nôtres, mais beaucoup plus petits, à peine plus gros que de grosses violettes: est-ce sous ce domino que Couperin se figurait la langue virginale? L'île est un tapis de haute laine, touffu et vivace, pour une mosquée de campagne. Les palmiers, au-dessus des autres arbres, sont les colonnes

qui soutiennent le ciel peint en bleu. L'île entière est un jardin où les coupes blanches, les puits dans leur silhouette en désordre surgissent avec la bonhomie d'une rusticité sans apprêt, la familiarité poétique d'une tonnelle, d'un outil oublié par le jardinier, au détour d'un sentier. Et elle est une île, car si loin que portent mes yeux, de quelque côté qu'ils se tournent, ils rencontrent à l'extrême bord de l'horizon une lumière surnaturelle, annonciatrice de la mer...

Courbés sur les champs, les femmes, les hommes en longues rangées semblent penchés pour la prière: ils cueillent des lentilles. Justement, je croise un petit âne qui en porte un chargement complet. Le fardeau volumineux déborde des cordages d'alfa qui le ligotent, recouvre complètement la bête, retombe de chaque côté, si bas que je n'aperçois d'elle que les petits sabots tricotent sur le sol. Une femme la suit, drapée dans une pièce de laine blanche dont les plis s'arrangent obliquement jusqu'à la ceinture et retombent ensuite tout droit jusqu'à terre. Le visage voilé jusqu'à la hauteur des yeux, elle est coiffée d'un chapeau de paille pointu, à bords étroits. Où ai-je vu cette coiffure? Ce chapeau n'est-il pas le pétase grec? Parmi les statuette de Tanagra, n'y en a-t-il point qui soient drapées de cette manière? J'éprouve l'impression bizarre d'une œuvre d'art qui s'animerait, d'une statue

qui deviendrait vivante, s'arracherait à son socle, en secouerait la matière, descendrait de son piédestal et, libérée, recommencerait à marcher, à respirer, à répéter les gestes de l'existence, comme si, tout à coup, le modèle d'il y a trois mille ans se substituait à l'interprétation qui la surprit et la pétrifia. Virgile, Homère, je comprends leurs poèmes, ainsi que ceux d'un auteur contemporain, sans autre glose que la vue d'un olivier ou d'une paysanne de Djerba. Je suis vraiment dans une île de la Grèce antique. Je suis bien dans l'île des Loto-phages. Mon voyage n'est pas seulement une aventure dans l'espace, mais dans le temps.

L'esprit tout plein de cette image, craignant de la voir s'effacer dans mon souvenir, la portant précieusement sur mon cœur, j'ai continué ma route, distraitemment, sans prêter attention au reste. J'aurais voulu que les gestes de l'arrivée, de l'installation s'accomplissent comme en dehors de moi, à mon insu; mais en voyage, il faut compter avec les hôtes. Ils continuent leur rêverie et veulent partager avec vous ce qu'ils croient posséder de plus beau. Les miens m'entraînent, sans répit, sur la terrasse de leur maison, pour me montrer « le coucher du soleil ». C'est un spectacle que l'on décrit plus volontiers que l'aurore, sans doute parce que l'on n'aime pas beaucoup à se lever de bonne heure. Je m'en méfie généralement, car la nature s'efforce alors de ressembler à beaucoup de mauvais tableaux. Du haut d'une terrasse et,



Transport de baril d'huile à dos de chameau.

généralement, de tous les endroits élevés, on a un spectacle plus intelligent que pittoresque. Les choses se présentent en raccourci, on discerne les linéaments du paysage. En l'espèce, je distinguais la grand'route que j'avais suivie. Elle traversait le faubourg israélite de Hara-Kébira, devenait un instant la grand'route qui se précipitait vers un vieux bordj espagnol, au bord de la mer, après avoir coupé en deux la petite ville de Houmt-Souk étalée au-dessous de moi et présentant l'habituel découpage cellulaire des villes arabes. Pareillement, les maisons enduites de chaux passaient du rose au bleu très pâle, avant de prendre ce rayonnement verdâtre qui est celui des clairs de lune, suivant un ordre de colorations commun à toutes les descriptions orientales. Le ciel ne manquait pas un des effets de rouge et de jaune qui enchantent les agences de voyages, mais qui m'exaspèrent. Enfin le ciel consentit à descendre sur la mer, plus bas, toujours plus bas, à rentrer ses provisions de vermillon et de cadmium. Les zones de clarté s'effacèrent, les ombres s'épaissirent. L'île devint un immense plateau de bronze où les accidents du terrain, de la végétation jouaient seulement comme une polissure du métal. La lumière, dont j'avais déjà remarqué, au bord de l'horizon, la qualité exceptionnelle, vibrat avec plus d'intensité, auréolant l'île d'un poudrolement irisé, l'entourant d'une plage aérienne et brillante. Un instant elle fut véritablement l'île aux sables d'or.

MARCHÉ A HOUMT-SOUK

De loin le marché s'annonce, comme les autres, par un brouhaha confus, par des allées et venues inusitées. Comme les autres, il se tient sur une petite place entourée de portiques, ombragée d'arbres. Il s'en dégage, comme des autres, une poussière tellement fine qu'elle semble une ondulation de la lumière transparente, un peu plus dense au ras du sol. On le reconnaît aussi à ses odeurs, parmi lesquelles l'odorat se promène. Peut-être y a-t-il des paysages de parfums comme il y en a de nuances et de sonorités ? Je pourrais, de mémoire, tracer un itinéraire à travers des zones de sensations qui seraient successivement l'odeur du mouton, celle de la graisse frite dans la poêle, celle du bois de santal, des carottes mouillées, du fenouil, de l'oignon, de l'encens et du musc, un relent d'eau de roses, une bouffée de jasmin et d'oranger, avec des contrastes et des apaisements, des piments et des douceurs...

De grandes amphores, hautes comme un homme debout, couchées sur le flanc ; un enfant les soulève et les déplace, en riant de toutes ses dents blanches. Ce sont des amphores en paille d'alfa, pour conserver les graines.

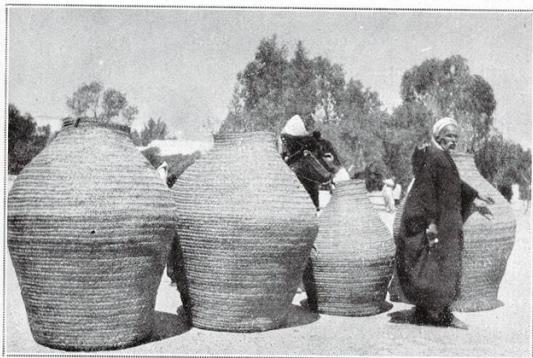
Un homme assis, les jambes croisées devant une petite natte sur laquelle il a disposé en petits tas précieux, en pyramides, des citrons, des oranges, avec leur feuillage solennel. La valeur exceptionnelle des tons jaunes et des safrans ; l'ordre minutieux qui préside à cet arrangement de miniaturiste pour un vélin persan.

Plus loin, le geste décidé d'un autre homme qui se courbe sur un tas de céréales, ramasse dans la paume de la main une poignée de graines qu'il laisse doucement, lentement couler entre ses doigts, pour l'évaluer.

Quel motif rassemble chacun de ces groupes éparpillés ? Ici on vend des pétases, ces chapeaux de paille pointus, à bords étroits, pareils à celui que j'ai vu, à mon arrivée dans l'île, sur la tête d'une Djerbienne, et qui faisait d'elle une figurine de Tanagra. J'en prends un dans mes mains, je le tourne et le retourne, je suis plein d'émotion : il me semble que je profane le visage sacré et vivant d'une Tanagréenne. Au bord, la petite anse de ficelle qui sert à l'accrocher à un clou, près de la porte d'entrée, cependant que de l'autre côté pend le miroir. Un chapeau, un miroir...

Un marchand de lait de palme. Précautionneusement il verse le liquide blanchâtre de la gargoulette en terre dans la petite coupe d'un galbe charmant, à deux anses. Avec une coupe pareille, on ne peut boire glouonnement, comme avec un verre de cabaret, les coudes sur la table.

Une piste dans le sable. Je la suis. Elle se dirige vers un fondouk. Une grande porte cintrée s'y engouffre. De chaque côté, sous le passage, des



Les grandes amphores en paille d'alfa pour la conservation des graines.



A Houmt-Souk : l'entrée d'un fondouk

bancs de pierre. Jusqu'à la voûte s'entassent plusieurs douzaines de harnais, de bâts, de muselières, d'attelées en cordages : c'est le vestiaire des bêtes qui attendent dans le patio, pendant toute la durée du marché, que leur maître ait fini de palabrer, de marchander, de raconter, d'écouter des histoires. Un patio, sommairement : un carré de ciel bleu tendu au-dessus d'un cube de pierre blanche. Celui-là est pareil aux autres, plus rustique, moins dégrossi peut-être, avec cette particularité qui l'adapte à l'emploi qu'on en fait. A l'intérieur du grand carré qu'il forme s'inscrit un autre carré, plus petit, dessiné par un mur bas, avec des anneaux de fer scellés dans la maçonnerie. Là-dedans sont parqués les ânes qui vous lassent par leur patience, qui vous écrasent par leur philosophie ; aux anneaux de fer du pourtour sont attachés les chameaux qui, agenouillés, la barbiche pendante sous la muselière, hument dans l'air un pâturage invisible, lointain. Il y a ici entre les nuances la même pénétration et la même harmonie qu'entre les gens sur le marché ; les bêtes sont engagées les unes dans les autres suivant les mêmes rapports de tonalité beige. Une chèvre noire, lustrée, met un accent profond sur ces valeurs délicates, et une poule blanche, juchée sur le mur, au soleil, semble posée là par un peintre, pour faire chanter l'autre extrémité de la gamme, au paroxysme de la clarté.

J'entre chez le cheik de la ville. Il tient boutique d'antiquités. On y trouve des cuirs touareg, des éventails en plumes d'autruche avec un manche et une monture en cuir de couleur. Il a des tapis persans, roses et noirs, qu'il achète à Ben Gardane, aux caravanes venues d'Égypte par la Tripolitaine, suivant l'ancienne route des invasions. Il a de ces vieilles tentures de soie rayée qu'on fabriquait jadis à Djerba et dont les femmes aiment la transparence fatiguée. Il a de ces couvertures de laine blanche rayée de soie jaune, de soie mauve, de soie rose que fabriquent encore les tisserands de l'île, sur leurs métiers primitifs. Il les choisit entre toutes, parmi les mieux tissées. Il prend ma main, la pose sur le tissu pour m'en faire sentir le grain serré. J'admire le geste des hommes qui déploient, en les jetant devant moi, à mes pieds, ces étoffes djerbiennes, d'un blanc délicat et fragile, sur lequel sont tracés des sillons de couleurs vives. C'est comme si l'on m'ouvrait brusquement la porte d'un beau jardin.

Un peu partout dans le village, au delà des souks, jusqu'aux abords de la campagne, des fondouks. Tous pareils, plus ou moins grands, plus ou moins larges, mais répétant tous, selon le même rythme, le même type : une cour carrée, bordée sur les quatre côtés d'un portique aux arcades superposées. A quoi bon changer ? à quoi bon imaginer autre chose ? Les murs, pleins au dehors, se ferment sur la chaleur, sur le vent, sur le soleil, sur les ennemis physiques et moraux. Ils s'ouvrent au dedans sur la vie, sur la famille, sur les enfants, sur les femmes, sur la citerne, sur les puits. Ils se barricadent contre la dispersion ; ils se livrent à la méditation concentrée. Il sont les cloîtres de l'Islam. Ils correspondent justement, exactement à ce que le Musulman leur demande, dans l'étendue de ses préoccupations générales qui sont d'ordre méditerranéen, et de ses intentions particulières, qui relèvent de la religion... L'architecture répète des gestes nécessaires comme celui qui consiste à tisser, à tourner un pot, à cultiver un jardin, à s'abriter. Contre quoi ? Contre quoi ? C'est pour avoir oublié de répondre à cette question simple qu'elle est devenue si laide, et étrangère aux hommes.

Je visite quelques-uns de ces fondouks : les uns servent aux bêtes, d'autres aux marchandises : chaque arcade correspond à une porte, chaque porte à une chambre, chaque chambre à un commerçant. Le fondouk habité par les pêcheurs maltais bloque tout un côté d'une petite place tranquille comme une place provinciale. Le presbytère aux volets fermés où habite un prêtre maltais, l'église sicilienne badigeonnée d'un enduit jaune sur lequel tranchent deux statues colorées de rose et de bleu ferment l'autre côté. A l'intérieur du patio, de grands draps de lit sèchent sur des cordes. L'homme, incapable de s'adapter au pays qu'il découvre, regrette celui d'où il vient et en reproduit partout l'apparence.

Je pénètre dans le fondouk où s'est installée la gendarmerie française : celui-là se distingue par un cep de vigne, un seul cep puissant et noueux qui grimpe dans un coin, contre un pilier, puis se replie à la hauteur des terrasses pour lancer ses tiges de vigne le long des fils de fer et tendre, au-dessus de la cour, une véritable treille qui donne à cette ancienne demeure musulmane un caractère provençal. Le gendarme qui me montre avec orgueil ce cep de vigne, recouvrant à lui seul un aussi grand espace, est Provençal. Il me parle de la Provence avec des larmes dans la voix, transposant dans son langage un peu de l'hyperbole arabe...

Une zaouia occupe la maison voisine. Le vestibule se replie sur lui-même, comme le trait d'un zvastika. Autour du patio, des chambres s'ouvrent : pour le tombeau du fondateur, pour les pèlerins, pour ceux qui viennent y passer la nuit, pour la récitation coranique... Il convient qu'un peu de luxe souligne cette destination mystique : des revêtements de carreaux céramiques contre les murs, des portiques de marbre blanc et noir, d'un bel arc outrepassé. A terre, sur des dalles, une Bédouine en haillons bleus joue avec son enfant. Elle m'aperçoit et ramène pudiquement sur ses jambes nues sa robe bleue. Arrive le bach-mufti, chef de la zaouia, juriconsulte éminent, savant vieillard à barbe blanche. Il s'incline devant moi, s'exprime par hyperbole : « Toi, tu es la zaouia, tu es la ville. » Un jeune homme drapé dans son burnous de laine brune traverse la cour obliquement, passe dans la lumière, se dirige vers le coin d'ombre où nous nous tenons et, sur le point de sortir, s'incline respectueusement devant le bach-mufti, lui baisant la main...

Ainsi des architectures pareilles se nuancent dans ma mémoire par un détail : une chèvre noire, des draps qui séchent sur une corde, un cep de vigne, un carreau de faïence, un bach-mufti à qui l'on baise la main.

DÎNER CHEZ LE CADÏ (1)

Le cadï m'a prié à dîner. A la nuit tombante, je vais chez le cadï. Ainsi qu'il arrive aux soirées sans lune, les valeurs de clarté se renversent et les choses semblent situées à une place autre. Au ras du ciel piqué d'étoiles, un large nuage noir écarte ses ramifications comme une immense main de Fatma, et les allonge au-dessus des murailles qui restent d'une lueur bizarre. Je dois traverser le cimetière. Je suis un sentier parmi les tombes, butant un vieux turban de pierre, une racine d'olivier. Au milieu des touffes de thym, des grillons crissent leurs élytres, des crapauds sautent avec un bruit de corps mou qui s'écrase. Mais quelles sont ces trois formes confuses qui me guettent dans la pénombre ? Le cadï et son frère viennent à ma rencontre, en compagnie du caïd, également invité. Ils me tendent la main.

Le cadï porte le turban de soie rayée, le turban blanc, signe qu'on a étudié, qu'on est savant. De la sorte, on ne risque pas, comme chez nous, de prendre un primaire pour un intellectuel, ou réciproquement. Le cadï a étudié à la grande mosquée de Tunis. Il prononce la « grande mosquée » avec le même ton pénétré, dont on devait dire à Venise, au dix-huitième siècle : « Il vient de l'Université de Padoue. » Dirions-nous avec autant de fierté que nous venons de l'Université de Paris ? Peut-être ne s'attache-t-il point à la Sorbonne la même réputation de sainteté qu'à la grande mosquée de Tunis ?

Sur la table, on sert successivement les plats habituels aux festins musulmans : le bouillon de poule, les soles rôties au four et pimentées, le hachis de mouton, le mlokchia, civet de mouton aux épinards, le couscous au poisson, le b'ndock, boulette d'agneau, la dinde cuite au four et la salade, puis les desserts, les oreilles de cadï, les bracelets et les cigarettes en pâte d'amande frites, le srigh, gâteau de dattes et d'amandes prises dans une pâte fine, sans compter les vins de Carthage et le champagne, le seul auquel le cadï consentira à goûter...

(1) Cadï : magistrat musulman, à la fois civil et religieux, dont la principale fonction est de rendre la justice aux particuliers. — Caïd : titre porté en Algérie par les gouverneurs de villes et de province.

Certes, à part moi, je préfère la gastronomie française et le jeu savant de ses alternances, de ses progressions ; ici les nourritures terrestres sont toutes placées sur le même plan, quelle que soit leur densité. Cependant je félicite, comme il convient, le cadï de l'ingéniosité avec laquelle son cuisinier a su établir un menu aussi varié, et je m'étonne qu'il existe tant de manières de préparer le mouton ; mais je lui reproche amicalement une abondance à laquelle nos estomacs européens ne sont plus accoutumés : « Nous avons, lui dis-je, à peu près renoncé aux deux ou trois services qui se succédaient sur les tables françaises, encore au temps de Brillat-Savarin. Le repas que vous m'avez offert suffirait à nourrir une nombreuse compagnie, et j'en suis véritablement confus. »

Il sourit de ce sourire un peu particulier aux gens de l'Orient et dont on ne sait jamais s'il est indulgence ou désaveu ; puis il me répliqua avec douceur que ces plats nombreux nous sont présentés pour que nous y

goutions les premiers, mais qu'au sortir du selmek où nous sommes, ils passeront à l'appartement des femmes qui les ont surveillés tout le jour, avec des soins minutieux ; puis de main en main, aux familiers, aux domestiques, aux pauvres du village, de telle sorte que le plus grand nombre possible de gens en ait sa part. Ainsi ce que je prenais pour une intempérance n'est qu'une preuve de l'esprit d'hospitalité, de charité qui inspire la loi coranique. Voilà qui redouble ma confusion.

Connaissant ma curiosité, le cadï me conduisit après dîner dans son appartement privé. Bien entendu, je ne verrai pas sa femme ; mais je pourrai me faire une idée d'un intérieur musulman, autrement que par le selmek où nous avons mangé et qui n'est en quelque sorte que le vestibule de la demeure. Nous traversons le patio ; la chambre conjugale est grande ouverte, illuminée. Elle présente en plan la forme d'un T. A la barre verticale de la lettre correspond le salon de réception, meublé d'un banc circulaire, de tables basses incrustées de nacre et aussi, hélas ! d'une armoire à glace de style Henri II. Les deux ailes qui le flanquent de part et d'autre et qui, mises bout à bout, équivalent à la barre horizontale du T, contiennent chacune leur alcôve encadrée de courtines en velours brodé d'or, venant de Constantinople, et un haut lit. A terre, des tapis persans. Aux murs, d'anciennes tentures de soie djerbienne.

Nous trouvons là le père du cadï, un ancien notaire djerbien, estimé et connu dans l'île pour sa science juridique. Il s'excuse de n'avoir pu assister au dîner à cause de sa santé et m'exprime sa joie de me voir dans la maison de son fils. Je le remercie par quelques phrases que j'essaie de rendre aussi fleuries que possible. Avec quel respect le cadï lui parle, quels égards il lui témoigne ! Il s'abstient

de fumer en sa présence, il ne s'assied pas avant que son père ne l'en ait prié.

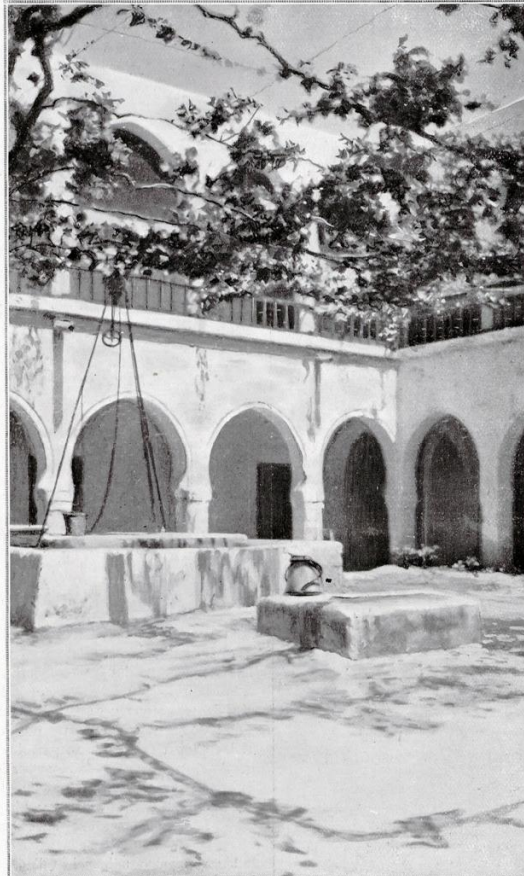
DÎNER CHEZ LE CAÏD

Le caïd, ne voulant pas être en reste sur le cadï, m'a prié à dîner. Le lendemain même du jour où j'avais dîné chez le cadï, je dînai chez le caïd. Je me demandais avec anxiété s'il parviendrait à varier le menu du cadï. Il y parvint. Aucun des mets ne ressemblait à celui de la veille. Je constatai, une fois de plus, que le nombre des manières de préparer le mouton est incalculable. Je m'amusai à suivre sur le visage du cadï son étonnement quand chacun des mets paraissait sur la table ; et aussi sur le visage du caïd, la fierté qu'il ressentait de l'étonnement du cadï. En parlant, le caïd dit : « Moi et le cadï... » Nous dirions : « Le cadï et moi... » Il dit aussi : « Moi et ma femme... » Nous dirions : « Ma femme et moi... » Nous sommes en cela du moins, plus courtois. N'est-il pas plus sage ?

LÉANDRE VAILLAT.

(A suivre.)

J'adresse ici l'expression de ma reconnaissance à M. Renoux, contrôleur civil de Djerba, dont l'accueil bienveillant et la connaissance profonde des choses de l'île m'ont aidé à découvrir ce qu'était le fruit du lotos.



Patio d'une maison arabe avec son puits et ses chambres sous les arcades.